

Questions à Ernst Käsemann

Nous avons convenu avec M. Gisel, avant même qu'il ait rédigé son article, que sa contribution lancerait un débat. Voici donc quelques questions posées à E. Käsemann, dans le but de stimuler la réflexion... voire le courrier des lecteurs !

Nous sommes reconnaissants à Käsemann pour son insistance sur l'historicité cosmique, corporelle, de l'intervention de Dieu ; pour son rappel du lien de la foi à une Ecriture achevée ; pour sa réhabilitation de l'apocalyptique, si souvent décriée ; pour sa proclamation passionnée, luthérienne et paulinienne, de la justification par la foi (merci à Käsemann d'avoir osé rester ici polémique !) ; et pour bien des coups d'œil pénétrants, dans son exégèse...

Mais certaines questions têtues ne se laissent pas facilement chasser :

1) Käsemann a-t-il véritablement entrepris, comme on l'a dit, une nouvelle quête du "Jésus historique", c'est-à-dire la recherche d'une existence, d'une figure, d'un message ? Ne se serait-il pas adonné, comme le laissent entendre les propos de P. Gisel, essentiellement à une réflexion sur la nature de la vérité (notions d'antécédence et d'altérité) à partir du fait de la rédaction de ces œuvres narratives appelées *Evangelies* lors de la "deuxième génération chrétienne" ? Est-ce seulement le "caractère incontournable de la figure de Jésus" qui dit ce qu'est la vérité, et dit-il la vérité comme il le prétend selon les textes ? Le genre "évangile" nous intéresse-t-il en tant que "parole qui prend en charge le réel", comme structure, comme réaction contre l'illuminisme et la mythologie, ou aussi et surtout parce qu'il est porteur d'un message ? Käsemann admet que, après le rude décapage opéré par les méthodes critiques, demeurent quelques traits caractéristiques du message de Jésus dont l'authenticité lui paraît assurée (cf. la fin de son étude sur "la controverse autour du 'Jésus de l'histoire'") mais il s'empresse d'ajouter que ces traits ne constituent pas l'Evangile : ils permettent seulement à l'Evangile d'incorporer d'une certaine façon l'histoire de Jésus. On pourrait aussi se demander si la sélection de ces traits obéit seulement à des critères scientifiques ou objectifs, ce qui nous amène à la question suivante.

2) Le canon a-t-il valeur par sa matérialité, par le fait de sa clôture et de son appartenance à un passé, par ce qu'il suggère sur le rapport entre vérité et histoire, ou aussi par son contenu et la qualité de l'autorité de ce contenu ? Il faudrait aussi s'entendre sur les termes. Käsemann n'affirme pas seulement une "pluralité interne au texte biblique", ce qui pourrait se comprendre comme une diversité susceptible de synthèse, mais des contradictions, des théologies irréconciliables à l'intérieur même du Nouveau

Testament (cf. sa célèbre conférence "le Canon du Nouveau Testament fonde-t-il l'unité de l'Eglise ?"). Tout en estimant décisive et significative l'existence du canon, il en rend les limites floues, en s'interrogeant par exemple sur le sérieux des raisons de la canonisation de la deuxième épître de Pierre ; et surtout il en relativise la notion en cherchant un canon dans le canon, c'est-à-dire en distinguant, sans vouloir non plus les dissocier, l'esprit de la lettre. Käsemann a au moins le mérite d'une formulation parfaitement claire sur ce point : dans le canon il faut "discerner les esprits", il faut percevoir l'Evangile qui ne se confond pas avec le texte biblique. Se réclamant de Luther, Käsemann veut tenir en tension dialectique Ecriture *et* Evangile, Canon *et* Evangile. En fait, Käsemann peut dire, comme croyant qui écoute l'Ecriture, et à l'aide de Paul, ce qu'est l'Evangile : c'est la justification de l'impie. En définissant ainsi l'Evangile, il continue à prêter le flanc aux critiques de H. Küng (*Le Concile, épreuve de l'Eglise*, Paris, 1963) qui lui reprochait de faire des tris dans le canon, de retenir certains textes, certaines voix, au détriment des autres. Le Nouveau Testament est pratiquement réduit au paulinisme, et encore à un paulinisme considérablement "épuré". Nous estimons que, pour un théologien qui accuse si facilement les autres de mainmise sur la vérité, c'est faire preuve de beaucoup d'assurance, et de subjectivisme, que de décider ainsi ce qui relève de l'Evangile dans l'Ecriture.

3) Käsemann nous rend service en insistant sur le caractère concret de l'espérance, sur son aspect de protestation contre les forces d'asservissement, sur sa dimension cosmique et collective. Mais où faut-il situer dans ce cadre l'importance de la décision de foi qui inaugure une existence chrétienne et le devenir propre de la communauté chrétienne ? Doit-on, là encore, privilégier certaines perspectives, par exemple celle d'un salut comme restructuration de la création, aux dépens d'autres perspectives bibliques ? La foi se limite-t-elle à la découverte d'une gratuité qui se résumerait dans la certitude que Dieu porte effectivement le monde et que ce monde, il nous l'offre ?

4) Si on souligne la pleine historicité de l'intervention de Dieu parmi les hommes, pourquoi parler de docétisme (ainsi que l'a fait Käsemann aussi, dans un article important) devant la doctrine évangélique de l'Ecriture ? Pourquoi dénoncer la "sacralisation" du réel ? Que Dieu ait fait dire sa Parole dans les mots des hommes, sans déperdition de divinité ni transmutation de l'humanité, montre bien l'inscription de la réalité divine en pleine pâte créaturelle. Si le refus invoque la transcendance de Dieu, cette transcendance n'est-elle pas prise de façon idéaliste ou gnostique, et non comme celle du Créateur ?

Pour élargir la question, quant à l'intervention historique centrale, suprême : Qu'en est-il chez Käsemann de la divinité personnelle, préexistante, de Jésus ? Que reconnaît Käsemann de l'historicité "cosmique" de la résurrection corporelle de Jésus ?

5) En luttant à juste titre contre l'engloutissement par une totalité immanente, en défendant l'irréductible, la différence, l'altérité, Käsemann ne reste-t-il pas prisonnier de cette antinomie même ? En combattant le culte du Même, ne risque-t-il pas de glisser vers l'idolâtrie de l'Autre ? N'est-ce pas ce qu'on voit quand il fait de la "brisure" la condition de la vraie liberté ? Käsemann n'oublie-t-il pas le grand thème biblique du *dessein de Dieu* (dont on reproche parfois à l'apocalyptique de l'avoir trop appuyé !), qui tient ensemble les irréductibles particularités et garantit leur union comme leur distinction ? Ce dessein souverain, Dieu le fait connaître à ses serviteurs les prophètes, et par eux au monde. Sans ce dessein, ce serait la désintégration, le chaos, impensable. En lui restituant sa place théologique, ne verrait-on pas que l'ennemi n'est pas la continuité, la fixité, voire le "savoir", mais le mensonge, la distorsion, la désobéissance ? Et, du coup, l'inscription de la Parole de Vérité dans la langue des hommes, durablement (une fois pour toutes), ne susciterait plus les mêmes réticences.

Le danger de rétrécissement piétiste ou de sacralisation d'une institution ou de textes morts n'est pas illusoire et, encore une fois, la méditation de Käsemann peut nous être bénéfique. Mais existe un autre danger : opérer des choix arbitraires sous couleur de science historique ou critique, et par là réduire ou déséquilibrer le message global porté par l'Ecriture.

HOKHMA